

PENNEG

De CARANTEC

A L'ISLANDE

ETÉ 1975

P LANARD

samedi, le 24 mai 1975

Depuis trois ^{jours} PENNEG est là, impatient, sur la grève; perché sur ses béquilles. A chaque marée il tente de partir, et chaque fois se rendort, tentative manquée.

Alors, aujourd'hui, je décide de le libérer.

Un bateau n'est jamais tout à fait prêt. Au dernier moment, c'est tel ou tel objet qui manque, apparemment inutile mais combien précieux lorsque la maison flottante est hors de portée de la boutique du coin. Aussi d'interminables navettes, un temps en retard sur la ronde trop rapide des aiguilles, transforment la cabine en boîte à surprises. Dire que je souhaitais un bateau bien rangé!

Il est presque 18 heures lorsqu'enfin, conscient de sa beauté, tout dessus, un peu maladroit d'émotion, de fierté, mon joli voilier se tourne vers le large.

Jojo est resté à bord, pour l'appareillage. Ce bateau, construit de ses mains habiles, c'est un peu son enfant. Sur la grève, la famille JEZEQUEL me fait de grands signes d'adieu. Françoise a gagné quelques mètres en allant au bout de la cale.

Jojo saute dans son canot. Les amis deviennent mouches; puis fourmis; et disparaissent.

Seul, à la barre, petit Pierre se perd un peu dans la complexité des sentiments qui gonflent son cœur. Il est dur de quitter famille et amis. Mais devant moi, si je sais la mériter, se dessine une merveilleuse aventure.

Dans la cabine, d'un côté un far breton et une petite fiole de "calva", cadeau de dernière heure; de l'autre, un lot de cartes marines et d'instructions nautiques.

Allons! Il faut savoir partir.

Au plus près tribord amures, PENNEG se faufile merveilleusement dans une petite brise de Nord-Nord-Est. Près de Roscoff, il rattrape aisément un "Requin".

Costan est doublé. Une étape est franchie. Cap au 320 compas, vers les Scilly.

La nuit tombe. Comme pour me rassurer, Batz et l'île Vierge montrent leurs deux yeux de feu. Leurs deux yeux qui papillottent, puis s'endorment.

La brise aussi s'est assoupie, et PENNEG se désarticule sur un clapot désordonné. Très doux à la barre, il refuse de naviguer sans moi plus de quelques instants. Aurait-il peur? Serait-il jaloux? Le temps d'une tasse de café, c'est tout ce qu'il veut bien me concéder. Je dois

rester avec lui toute la nuit, tenant la barre comme on tient la main d'un enfant, simplement pour le rassurer, lui faire sentir une présence. Mais peut-être aussi a-t-il deviné que, pour cette première nuit, je ne saurai ni dormir ni me reposer, trop énervé; et peut-être est-ce sa façon de me tenir compagnie; de m'assurer de sa fidélité....

Dimanche, le 25 mai 1975.

Une brise d'Est-Sud-Est nous pousse, mille après mille, tout au long de la journée. Pour cette première journée, conciliante elle n'osera pas dépasser la force 4, juste ce qu'il faut pour m'inciter, par amusement, à remplacer pendant une heure le gènois par le foc n° 1; il faut bien manoeuvrer un peu.

Heureuse traversée sans histoires.

Confiant dans mon estime, PENNEG fonce, imperturbable, malgré l'horizon blanc qui rend la côte invisible.

A 21 heures et quart, Wolf Rock se montre au 15. A 22 heures et quart, droit devant paraît un feu rouge : Sainte Hélène des Scilly!

En mer il faut savoir rester humble; ne pas s'enorgueillir d'un apparent succès. Aussi je mets en panne le temps de faire, calmement, avec le maximum de précision, le point: atterrissage impeccable!

lundi, le 26 mai 1975.

Une heure du matin. Je salue Sainte Mary des Scilly en amenant le foc. Après avoir préparé le mouillage et procédé à une inspection générale j'embouque le chenal. La brise a subitement fraîchi, au point que sous grand'voile seule PENNEG fend l'eau à près de 6 noeuds, refoulant, me semble-t-il, un fort courant. La lune est au rendez-vous, et malgré mon sommeil je n'ai aucune hâte d'arriver tant le spectacle est beau.

A 4 heures, bien en ordre, arborant en bonne place pavillons anglais et français, paisiblement mouillé à Sainte Mary, PENNEG, en rêvant un peu, s'endort.

J'espérais un long sommeil, mais à 9 heures à peine passées un grand bruit met fin à mon repos; c'est le douanier! Très aimable, il m'amuse, à vouloir sortir d'une minuscule valise une montagne d'imprimés, essayant de cacher sa nervosité sous le masque du flegme. Puis c'est au tour du non moins sympathique capitaine de port, de me rendre visite.

Partant à la découverte du pays, j'admire au passage les remarquables "jigs", anciennes embarcations de pilotage à l'extraordinaire finesse. Et je bavarde avec mes voisins de mouillage: "Wild Rocket", "Résolution" et "Beg Houarn".

mardi, le 27 mai 1975.

Toujours Nord-Est, la brise a encore fraîchi. Les nuages saluent à la sauvette, parfois à 40 noeuds. L'éducation se perd! Pourquoi partir? Je suis fort bien ici.

Après une longue promenade à pied, je rends visite à Philippe Harlé et Madame, qui procèdent aux essais du "Mareuil". Dîner fort sympathique au cours duquel une aiguille à voiles m'est offerte en gage d'amitié.

Puis "Mareuil" appareille, range PENNEG et disparaît dans la nuit qui tombe.

mercredi, le 28 mai 1975.

La brise a molli, confirmant les informations optimistes du bureau du port. A 10 heures et quart, sous grand'voile et foc n°2 prudemment établi, poussé par une brise Nord-Est force 3 à 5, PENNEG prend la route de l'Irlande.

L'Irlande. Pays de rêve...

A 11 heures et demi, Bishop est dans le Sud. La route est libre: cap au Noroît! Dépossédé par le gênois, le n° 2 reprend sa place en fin d'après-midi, la brise ayant nettement fraîchi. PENNEG marche dur, presque seul barre amarrée. A 18 heures j'ose envoyer le foc n° 1, et mon bateau se trouve ainsi presque parfaitement équilibré.

PENNEG?....Une merveille!

jeudi, le 29 mai 1975.

J'ai quand même dû barrer toute la nuit. Comme pour la traversée de la Manche, bien que presque neutre à la barre, PENNEG refuse absolument de naviguer seul, acceptant tout juste que le pauvre capitaine prenne le temps d'une tasse de bouillon ou de café.

Vers 6 heures, j'envoie le gênois, donnant noble prestance à PENNEG qui, d'un sourire d'écume à l'étrave, salue un pétrolier.

En début d'après-midi l'horizon blanc accroît mon anxiété; un sixième sens m'indique la proximité du Fastnet confirmant, si j'ose dire, mon estime, mais rien en vue. Enfin, à 14 heures 30, moment intense de joie: l'Irlande! Droit devant, "le Rocher"! Le Fastnet est bien là, à moins de 3 milles. Estimant sa mission terminée, la brise tombe!

J'espérais bien pouvoir aborder, ce soir, la côte Ouest de l'Irlande; mais sans vent il n'en est plus question. Péniblement, après sept heures harassantes à chercher, sous un soleil moqueur, le moindre souffle; à guetter les courants; à choisir le meilleur hâvre, enfin, à 21 heures 30, PENNEG se repose, au bout de son ancre, dans la curieuse faille de Crookhaven. Un pêcheur entre à ma suite, semblant refermer

derrière lui un filet de nuit, et m'offrant deux magnifiques lieux en signe de bienvenue.

Je crois rêver: je suis en Irlande! En avais-je rêvé, lorsque je longeais les côtes bretonnes en kayak! Avec mes amis Bretons, nous parlions de ce pays comme de notre "Paradis"....

vendredi, le 30 mai 1975.

A quoi bon me presser, puisque maintenant je suis en Irlande! Si je ne pouvais poursuivre, ne serais-je pas heureux, ici? Allons, petit Pierre; laisse l'ancre au fond, aujourd'hui.

Après les classiques corbées -provisions, eau douce, lessive-, je pars à pied à la découverte du pays, gambadant au front de la falaise, saluant au passage un curieux petit âne, discrète tache à la couleur des granits au milieu desquels il est caché.

Le hasard me fait rencontrer l'extraordinaire Patrick Murphy. Ce journaliste de 75 ans, critique littéraire, ce géant en tenue de Sherlock Holmes, parle parfaitement le français. Assis au pub, devant une pinte de guinness, nous bavardons longuement. Chacune de ses phrases s'achève en un inimitable éclat de rire.

Ce soir, au Crookhaven's Pub, je retrouve Patrick, en compagnie d'un grand avocat irlandais et de sa femme, d'un riche armateur gallois et de sa femme... la belle Ellen!... la curieuse Ellen!... Deux pintes de guinness-que boire d'autre, en Irlande?- favorisent les relations, et la soirée se prolonge fort agréablement jusqu'aux cent pas impatientés du policeman de service signifiant à chacun qu'il est l'heure, déjà, de rejoindre son chez-soi.

La brise d'Est a bien fraîchi et PENNEG tangué dur, semblant me reprocher de l'avoir, un peu, abandonné. Jaloux, va!
samedi, le 31 mai 1975.

La brise fait la douce et le soleil s'est réveillé de charmante humeur; un bon sourire orne ses lèvres lui donnant un air attendri, presque paternel.

Le village s'anime. "Ceux de Cork" viennent quérir leur week-end d'air pur et de paix. Quant à moi, lorsque je rejoins Patrick au restaurant où il a eu la gentillesse de m'inviter, je trouve qu'il y a beaucoup de bruit. La loi de la relativité!

Déjà connu "comme le loup blanc", je dois boire chez O'Sullivan plus de guinness que désiré sous les clins d'oeil de la jeune patronne avec qui, hier, j'avais spontanément sympathisé. A croire qu'en Irlande

les femmes ont forte personnalité, je fais la connaissance d'une jeune fille fort sympathique et - ce qui ne gêne rien - fort belle, juriste à Dublin. Un long palabre à "très haute portée philosophique" est prétexte à goûter ensemble quelques heures d'un cuisant soleil.

Recherchant le pauvre anglais péniblement appris au lycée, parfois je m'exprime ou comprends mal; mais qu'importe. Ici, je me sens adopté, simplement, sans arrière-pensée. Chacun cherche à me décrire l'Irlande avec franchise, me mettant en garde contre ses pièges, contre les apparences dont il convient que je me méfie, aussi bien que me parlant avec passion de ce qui est flatteur.

Assis, solitaire, sur un canot retourné, lézardant au soleil, un vieux pêcheur me dit simplement: "You're a man!", compliment que je ne suis pas sûr de mériter.

Prévoyant partir demain matin, je fais quelques adieux, devant promettre d'essayer de revenir.

Dimanche, le 1er juin 1975.

6 heures. Est-ce un esprit malin? L'ancre est à pic, mais impossible de déraper. Frappant un palan improvisé, je relève, crochée à mon mouillage, une vieille ancre à jas de quelques 20 kilos, prise que je dépose sur un bateau de pêche, imaginant la réaction du patron au moment d'embarquer.

Libéré, PENNEG déploie à nouveau toute sa toile. Oh, il n'y a pas risque à démâter. Le Noroît fait le paresseux. Mais le beau temps n'est-il pas le meilleur lot? Et quand bien même PENNEG se traînerait? C'est ma maison; une maison qui me permet d'admirer des paysages inconnus, magnifiques; et de profiter d'un chaud soleil.

Passées les hautes falaises de Mizen Head, la brise fraîchit progressivement, et après m'avoir concédé un dernier répit, le temps de faire un point astronomique afin de contrôler mon sextant et mes compétences, soufflant à 25 noeuds elle me fait me faufiler à bonne vitesse entre Dursey Head et Calf, où les courants créent une mer particulièrement agitée. Un splendide voilier hollandais me double avec une arrogante aisance, et je dois faire une comparaison objective de la taille des deux bateaux pour étouffer mon désappointement. Le gênois m'apitoie, il me semble lui voir tirer la langue. Ayant décidé que la prudence serait la règle d'or de ma croisière, j'envoie le foc n° 1. Croyant sa force sans limites, haussant les épaules en fausse décontraction, il tire PENNEG comme par le bout du nez. Une blanche moustache gauloise orne l'étrave.

Entre Skarrif et Deenish la mer est aplanie. Bien à l'abri de la haute île verte la fraîche brise est devenue caresse. J'aimerais

mouiller ici, mais les fonds de 45 mètres m'incitent à poursuivre jusqu'à Ballinskellig Bay, sauvage à souhait, où nous décidons d'un commun accord, PENNEG et moi, de nous reposer. Dépassant un gros bateau de pêche au mouillage d'attente je laisse tomber l'ancre dans une prairie d'algues déployées jusqu'à fleur de quille.

Ce mouillage solitaire me permet de mieux réaliser la petitesse de l'homme, et peut-être dans cette Irlande simple mes pensées sont-elles les mêmes que celles de Bernicot au mouillage de Playa Parda, dans le détroit de Magellan.

La vie est un combat. Mais un combat contre soi-même.

....Petit Pierre, laisse ton esprit vivre au présent....

lundi, le 2 juin 1975.

Tant mieux s'il vente 7. C'est un bon prétexte pour rester ici. Un instant de communion entre Dame Nature et moi.

Le bateau de pêche est reparti. Je suis seul sur ce plan d'eau encaissé, abrité, presque lac. PENNEG se dandine au gré des rafales tombant des hauteurs, invisibles toboggans dévalant ces immenses pentes brunes et vertes.

Perdu dans mes pensées, j'admire le paysage. Et voilà que d'un embryon de quai part un canot. Après avoir relevé leurs filets, les deux occupants contournent PENNEG, me demandant avec discrétion si j'ai besoin de quelque chose. Sur ma réponse négative, ils reviennent vers le quai mais à mi-chemin font demi-tour et, avec la même respectueuse attitude, me demandent si j'ai besoin d'aller à terre. Un second refus me paraissant indélicat, j'embarque dans la belle embarcation, longue, étroite; une sorte de grand canoë à tableau, propulsé par un moteur hors-bord moderne remplaçant des avirons ancestraux. Ayant justifié mon acceptation par le besoin d'approvisionnement, les deux marins m'amènent en voiture - une vieille voiture passablement rouillée me rappelant ma 203 au plancher percé par lequel on pouvait voir, sous les pieds, défiler la route - au pub-shop, m'offrant à boire, tournée que j'arrive à payer discrètement. A la boutique, la patronne me parle en bon français de l'Irlande. Une fois encore je sens à quel point les Irlandais sont amoureux de leur pays et aimeraient le protéger de ce qu'ils nomment "cancer". Les Irlandais sont heureux, comme ils sont. Ils aimeraient qu'on les laisse en paix.

En attendant le retour de mes compagnons partis manger, je fais une longue marche au cours de laquelle je ne sais empêcher mes pensées d'aller bon train.

L'Irlande m'apparaît soudain comme un purgatoire où l'homme,

hors tout complexe, ressent sa petitesse, ses faiblesses, et cherche avec simplicité la survie et le droit chemin de la vie.

Ici l'homme a le droit d'être fier; mais l'orgueil n'a pas sa place.

Auprès de Dieu, l'homme même le plus fort n'est qu'un bien faible petit enfant.

Peu avant le lancement de PENNEG, un de mes enfants me demandait pourquoi il y avait tant de croix en Bretagne; surtout, avait-il remarqué, dans les endroits sauvages. Dans cette rude Irlande, point besoin de croix. Sans rappel imagé, l'homme sent bien qu'il est si petit, si faible, qu'il doit accorder sa confiance à la miséricorde divine.

Oui, mes pensées vont bon train, passant outre mes efforts pour les réfreiner.

Ici, il me semble sacrilège de marcher sans savoir où l'on pose les pieds.

Et dire que dans les pays prétendus riches - qu'est-ce que la richesse? - on se permet de tant gaspiller!

Et dire que dans les pays qui se prétendent riches on se croit sur le chemin du bonheur!

J'aimerais rester en Irlande; y vivre humblement; pêcher.

Pour comprendre l'Irlande, il faut y être allé. Et pour me comprendre, peut-être faut-il comprendre l'Irlande....

....Les deux marins reviennent.

C'est tout.

De retour à bord, apparemment seul, je suis ému; définitivement marqué. Mais heureux.

mardi, le 3 juin 1975

A 6 heures, poussé par une insignifiante brise de Nord-Est, PENNEG quitte cet étrange et fascinant mouillage. Le paysage est si beau que je me complais à cette lenteur.

Bien des gens prétendent que l'Irlande ressemble à la Bretagne. Ici, c'est faux. Et puis, pourquoi chercher des ressemblances? L'Irlande est elle-même; ça lui suffit.

Doubler Dollus Head n'est pas facile avec si peu de vent. La houle, ricochant contre les falaises, crée un clapot désordonné, cassant l'erre de PENNEG, m'obligeant à partir plus au large à la recherche de conditions meilleurs.

Le soleil est si chaud que je fais un turban d'un torchon blanc, passant peut-être pour un Arabe aux yeux de l'équipage du chalutier "Versailles" qui me croise bon train. Doucement, vers 23 heures, PENNEG atteint le calme mouillage de Ventry.

mercredi, le 4 juin 1975.

A 6 heures 30, nouveau départ. Le vaillant gênois reprend son poste, devançant la grand'voile d'une orgueilleuse encôlure. Des pêcheurs viennent à ma rencontre, craignant pour leurs filets à saumons qui s'étendent très au large. Ils sont rassurés lorsque je leur dis que PENNEG a une quille longue. Par courtoisie, je fais cependant un grand détour qui, hélas, m'éloigne un peu trop à mon goût de cette côte si belle dans le jour qui s'éveille.

Bien vite la brise passe au Sud, fraîchissant à 30 noeuds. Bavant l'écume, PENNEG embouque le Blasket Sound tout dessus, voiles en ciseaux. Ça tangue et ça roule; ça danse. Mais la barre est très douce, et ça avance! L'étrave tantôt pointe vers le ciel, tantôt fonce dans un creux de vague, et je ne sais quel est le plus beau, de mon bateau, de la mer ou du détroit. C'est un tout, pour moi indissociable.

Passée Sybil Head la magnifique, à 8 heures 30, abrité des immenses falaises presque verticales - que de paysages grandioses, tout au long de cette côte irlandaise -, je troque le gênois pour le foc n° 2, manoeuvre qui me permet de souffler un peu après cette course échevelée.

Bientôt le soleil prend de la vigueur. L'air est plus léger, le vent perd de son aigreur; je peux envoyer le n° 1. Au loin la côte défile; vite.

Je m'attendais à trouver de nombreux bateaux à l'embouchure de la rivière Shannon; mais non: PENNEG est seul, minuscule sur cette mer déserte.

A 18 heures 20 j'aperçois la partie Est d'Inishmore, "la grande île", la plus Ouest des îles Aran. Et puis - je n'y croyais plus - d'autres bateaux: des chalutiers.

Voyant quatre îles au lieu de trois, je lis et relis cartes et instructions nautiques jusqu'à réaliser enfin que la partie centrale d'Inishmore, très basse, n'est pas encore visible.

A mesure que le soleil s'endort la brise, complexée, crachant une désagréable pluie, veut imposer à nouveau sa loi nous faisant, d'une bousculade, traverser Gregory Sound à fond de train. Le ciel est chargé de lourds nuages. Il pleut à verse. La brume fait son apparition.

L'obscurité tombe brusquement.

J'amène le foc et prépare le mouillage. A 21 heures, sous grand'voile seule, accusant de grands coups de gîte, guidé par une simple carte d'atterrissage, PENNEG essoufflé termine sa galopade à l'entrée de la baie de Killeany, tout près de la bouée d'entrée à l'étrange apparence d'épouvantail à moineaux, dans une ambiance vraiment sinistre.

Avec ces vents de Sud le plan d'eau devrait rester calme. Demain, il fera jour!

Après plus de quinze heures de barre je retrouve, enfin, l'intimité de ma minuscule cabine. Minuscule, peut-être; mais quel bon refuge, ce soir! Un dîner bien chaud, et après avoir allumée la lampe tempête, pour signal de mouillage, je vais me coucher.

jeudi, le 5 juin 1975.

Cette nuit des chalutiers sont passés près de moi. Au réveil je m'aperçois qu'il existe à Kilronan, au fond de la baie, un port plus important que les pessimistes instructions nautiques ne le laissent supposer. Bien sûr, ce n'est pas Le Hâvre; ni même Le Guilvinec; aussi, lorsque PENNEG y fait son entrée il ne sait guère où mouiller pour ne pas trop gêner. Finalement, il joue d'amitié avec un chalutier.

J'avais vu le film de Flaherty sur les îles Aran. Comme certainement tous ceux qui aiment la nature et la simplicité, je l'avais aimé; cela avait probablement accru, sinon motivé, mon désir de m'y arrêter. Quelles seraient les surprises de la découverte?

Des chalutiers remplacent les célèbres currachs; comme dans un port breton. A terre, c'est un défilé de charrettes à chevaux, qui font visiter l'île aux touristes amenés du continent par le "Galway".

Comme partout depuis mon arrivée en Irlande les pêcheurs sont pleins de prévenances à mon égard.

Il est facile, ventre et portefeuille pleins, d'aller tel public de cirque voir se débattre pour survivre des gens simples que par caprice l'on envie.

Et l'on est parfois déçu lorsque ces "primaires", ces "attardés" ne vivent pas exactement comme nous le souhaiterions pour la beauté du spectacle.

La solution? Qu'ils nous flanquent à la porte, nous, touristes, prétentieux et pourris, de ce qu'ils essaient de faire leur Paradis.

Rencontrés sur le quai, deux jeunes globe-trotters français viennent prendre le café à bord. Malgré quelques divergences, les Français rencontrés en Irlande ont forcément des points de vue communs,

et les discussions, comme aujourd'hui, vont bon train.

L'après-midi, je m'aventure à pied dans l'île. Kilronan est en contrebas d'un haut-plateau rocheux à l'allure désertique. Vers la mer s'étalent des terrains cultivables.

À Port Murphy, deux currachs sont tirés au sec, en haut de la grève. C'est la première fois que je vois ces fameuses embarcations au squelette de bois recouvert de toile goudronnée, proches parentes des oumiaks des Esquimaux. Y a-t-il eu contact entre les Esquimaux et les Irlandais, ou bien, plus simplement, des besoins similaires ont-ils amené la création d'outils similaires? Je ne pense pas que les formes de ces bateaux dont le fond ressemble à un dos de baleine soient favorables à une vitesse élevée; mais la marche à l'aviron doit être aisée, et la maniabilité et la tenue à la mer, en particulier dans les briquants, doivent être remarquables.

Au retour un paysan, un vieux paysan occupé à travailler son champ de pommes de terre m'arrête, histoire de bavarder.

vendredi, le 6 juin 1975.

La brise est fraîche aujourd'hui. Craignant que PENNEG ne s'abîme contre les robustes ^{coques} des chalutiers, je vais mouiller près de l'ancien quai. Toute la journée, en gammes de Sud et Sud-Est, les vents chanteront à tue-tête dans la mâture.

Le parler des Irlandais d'Aran est fort éloigné de l'anglais académique. Ici, on a tout simplement superposé à la grammaire gaélique un vague vocabulaire à allure britannique, simple concession aux nécessités du tourisme. Eprouvant quelques difficultés d'expression dans une boutique, une suisse, peintre, institutrice à ses heures, établie à Kilronan depuis quelques années, vient à mon secours, et nous prolongeons à plaisir notre parlote amicale.

samedi, le 7 juin 1975.

Corvée de lessive. La chose n'est pas facile, sur cette île où l'eau est rare. Par chance, la pompe près du vieux quai fonctionne, et je m'y installe sous le regard à peine curieux des passants. Seul un Irlandais expatrié au Canada, de retour au pays pour quelques jours de congé, arrête sa promenade pour lier conversation.

Un bateau français! Fort sympathique, l'équipage de l'"Ecume des Jours" m'invite, en compagnie des deux globe-trotters, à prendre l'apéritif à bord. L'après-midi, nous nous retrouvons au pub près de la poste, dégustant de la guinness assis sur de vieilles caisses. Puis nous allons à Killeany où nous visitons en silence et avec respect un vieux cimetière et sa petite chapelle en ruines.

L'île est forte en contrastes et s'y côtoient hautes falaises et lagune, rudes chaos rocheux et jardins potagers, soleil de plomb et vent sauvage, currachs et avions.

Mes nouveaux amis admirent PENNEG, bien qu'ils le trouvent vraiment très petit et, comme tout le monde, ils se demandent comment je peux naviguer, seul, sans "pilote automatique". Nous nous séparons fort tard et Pierre le globe-trotter reste coucher à bord: le courage lui manque d'aller dormir à la dure sous le préau de l'école! Son duvet me paraît bien léger, aussi je lui donne le mien; celui qui m'a suivi dans toutes mes expéditions kayak. J'espère que lorsque le cafard, l'aigreur le reprendront ce duvet lui rappellera nos conversations au cours desquelles j'essayais de lui montrer le bon côté des choses; qu'il lui rappellera l'Irlande; Inishmore; les pêcheurs irlandais heureux par leur vie rude et simple; les copains de l' "Ecume des Jours". Et que cela l'aidera à sourire à nouveau.

L' Irlande déteindrait-elle déjà sur moi?... Je l'espère!...

Dimanche, le 8 juin 1975.

Les deux équipages, de l' "Ecume des Jours" et de PENNEG, au grand complet, partent pour Port-Murphy. Par chance, à mi-chemin une boutique est ouverte qui nous permet de remplir nos sacs de vivres et boissons.

Port Murphy est une très jolie petite baie, au milieu de la côte Nord-Est d'Inishmore. De chaque côté, une jetée limite la plage, croissant de sable fin adossé à des rochers.

Après le pique-nique, le soleil nous invite à nous suffire du maillot de bain. Certains se contentent de courir sur le sable chaud. D'autres osent se baigner; prétendant que l'eau est glaciale, ils veulent sûrement passer pour des héros.

Marins déportés à terre, nous oublions la marée, et le flot profite de notre négligence pour jouer avec nos vêtements posés fort négligemment sur des rochers amphibies. La vue du désastre imminent nous fait piquer un sprint au bout duquel Pierre, oubliant de s'arrêter, prend un bain forcé. Il aura drôle allure, au retour, nu-pieds, sans pantalon, une chemise prêtée cachant curieusement son maillot. A sa vue, deux jeunes filles affolées opèrent un savant repli stratégique. Sait-on jamais!

Au large, une voile. Pas de doute, c'est le "Triskel" attendu par l' "Ecumes des Jours". Nous rejoignons Kilronan sans retard, juste avant l'arrivée du "Groac'h Mor" à bord duquel nous nous retrouvons, tous, pour un gai dîner. Et puis, bien sûr, nous affrontons la guinness du proche pub

Pas besoin de montre: le policeman de service est là pour rappeler l'heure aux attardés. Quel dommage! Le "Canadien", retrouvé, s'était joint à notre groupe, et la conversation était très instructive. Un fond de musique tantôt irlandaise tantôt écossaise créait une ambiance agréable. Les Irlandais adorent la musique, un peu comme si elle faisait partie d'eux-mêmes; il était curieux de les voir battre la mesure du pied, occupés par ailleurs à parler ou à boire - à boire de la guinness, bien sûr! -.

Boire la guinness est un rite et un art. Vider une pinte peut durer des heures; par petites gorgées achevées d'une moue des lèvres et parfois d'un discret claquement de langue, comme pour marquer une halte après un bavardage ou au contraire prendre son élan pour relancer la conversation après un silence.)

lundi, le 9 juin 1975

Louis, Denis, Philippe, Pierre et moi allons aux falaises de la côte Sud-Ouest. C'est splendide. Volant à quelques soixante dix mètres de hauteur, une jolie mouette blanche se fait attraper par l'éclatement d'une vague au pied de la falaise. Nous voyons le pauvre corps écrasé tomber, flotter un moment, puis se perdre parmi l'écume.

Cet après-midi Isabelle, la cousine de Louis et Denis, arrive par le "Galway" afin de renforcer l'équipage.

Ce soir, en guise de dîner, à bord de l'"Ecume des Jours" transformé en véritable foyer du marin, chacun se sert à sa guise au fur et à mesure des conversations, des chants, des rires et de ces heures d'amitié qui, hélas, passent bien trop vite.

mardi, le 10 juin 1975.

C'est un jour bien triste: les copains partent ce soir. Chacun de nous le ressent. D'un bateau à l'autre nous échangeons des bricoles dont on ne sait à quoi elles pourront bien servir, sinon de maillon d'amitié.

Chacun, de son côté, tente bien une promenade ou prétexte quelque achat afin de meubler la fuite du temps. Mais le cœur n'y est pas, et tout semble vide.

Séduit par l'ambiance de ces quatre derniers jours, Pierre au sourire retrouvé embarque sur l'"Ecume des Jours".

Des voiles qui battent et puis se gonflent.

Des mains qui se tendent et puis se fondent.

Et PENNEG qui n'ose bouger, sous mes pieds; qui n'ose, pour effacer ma peine, me dire que je ne suis pas tout à fait seul; puisqu'il est là; avec moi. PENNEG qui, par amitié, pour mieux dire cet aurevoir, s'était paré du pavillon Breton....

mercredi, le 11 juin 1975

Le courrier devait me parvenir à Inishmore. Mais soit retard d'acheminement, soit grève des P.T.T., aujourd'hui je n'ai toujours rien. Le temps est idéal pour tailler de la route, aussi j'enrage d'être bloqué ici, persuadé que je n'aurai pas d'aussi bonnes conditions pour la suite de ma croisière.

J'ai bien vite sympathisé avec la population de Kilronan, et ce soir, à l'arrivée des chalutiers, je suis pourvu d'une abondante provision de poisson. Pendant ce temps des enfants ont pris l'annexe de PENNEG et s'en donnent à coeur joie, si bien que je ne pourrai rejoindre le bord qu'à la tombée de la nuit. Mais que leur dire?

jeudi, le 12 juin 1975

Toujours rien au courrier.

Comme l'eau, le pain est rare à Inishmore. Ce matin, sachant que les Français en mangent beaucoup, ma brave épicière me donne le sien, refusant tout paiement.

J'ai fabriqué une étagère au dessus de la table à cartes. J'y installe le "transistor", et le sextant qui s'y trouve parfaitement calé. Bien sûr elle n'est pas aussi belle que si elle avait été faite par Jojo; mais avec l'outillage du bord et des bois de récupération il m'était difficile de faire mieux. Et puis, c'est moi qui l'ai faite!

Une longue marche m'amène à nouveau jusqu'aux falaises, passant près du fort, point culminant de l'île. Malgré les cailloux, j'ai quitté mes chaussures. Malgré le vent j'ai quitté mon tricot. A les voir seul, les falaises me paraissent plus impressionnantes encore que lundi, avec les copains. Je ne suis guère rassuré, lorsque je dois passer sur des corniches lézardées, 80 mètres au-dessus de l'eau!

Au retour, un vieux pêcheur me demande à visiter PENNEG. Est-ce le poids des ans qui le rend si lourd? Nous devons offrir un bien curieux spectacle! Lui, s'assied sur le boudin arrière du pneumatique, et mes yeux s'ouvrent tout grand à mesure qu'il s'y enfonce. L'eau est bien près du bord lorsqu'enfin le postérieur stoppe sa descente, coincé dans ce fauteuil nouveau style. Assis, anxieux, sur le siège central, j'ai l'impression de nettement dominer la situation, ce qui me donne peut-être, malgré moi, un air "supérieur"; mais j'aurai bonne mine, si les avirons, tels des ailes de papillon, battent l'air à la vaine recherche de l'eau! Heureusement il n'en est rien et prudemment, gagnant sagement centimètre après centimètre, donnant le change en faisant longuement répéter par mon passager chacun de ses mots, sous prétexte que moi, pauvre petit Français, je comprends fort mal l'Irlandais, nous avançons

Le tour de force est accompli: PENNEG est atteint; sains et saufs\$
 Les fesses du voyageur remontent d'un étage, reprennent leur place normale, là, à mi-hauteur. Le dinghy à géométrie variable perd de son ridicule. La gîte accusée par PENNEG à l'appui de plus de 100 kilos de viande non hâchée facilite l'embarquement. Dans la cabine, la banquette tribord résiste, et c'est tout à l'honneur du constructeur. - Jojo, continuez à faire du solide! -. L'opération retour est du même style; mais, fort de la première expérience, je fais montre d'une hardie décontraction. Chaque vigoureux coup d'aviron risque bien transformer l'engin flottant difficilement identifiable en stupide bidet biplace, mais finalement tout se termine fort bien, et nos sourires échangés avec grâce cachent maladroitement notre réciproque soulagement.

Après ce exploit, l'arrivée d'un bateau français n'est que fade évènement, et je préfère à quelque bruyante visite le calme enfin retrouvé de ma très humble cabine.

Je termine de dîner, lorsqu'arrive un vieux "Folkboat" Irlandais mené par une sorte de Don Quichotte solitaire empreint d'un flegme à toute épreuve. Le premier mouillage manqué - sans sourciller -, le vieux bateau au vernis plus très jeune s'approche, s'approche encore, et fait du joue à joue avec PENNEG abasourdi malgré mes efforts pour le déborder, tandis que Don Quichotte, fort négligemment, dans une phrase sans fin, dans un Irlandais aux terminaisons sifflantes que je n'en finis pas de déchiffrer, me demande si je crains quelque chose pour mon bateau, interrogation en point de suspension inachevé. Deuxième mouillage manqué! Soudain poussée par un moteur survolté, la brave coque à moitié déjaugée, réagissant comme à un vigoureux coup de pied bien placé, sillonne le port, visant chaque bateau pour mieux le louper. Probablement à bout de souffle, ou peut-être tout simplement lui-même interloqué, le bruyant moteur s'arrête, le bateau retombe dans ses lignes, et l'ancre plonge, au fond. Prenant plaisir à savourer cette troisième tentative couronnée de victoire, le vieux navigateur, torse bombé, sourire discrètement caché dans la barbiche, debout sur le roof, figure un instant le preux chevalier vainqueur. Dégrisé de son succès, posément il amène foc et puis grand'voile, rattrape, d'un geste de chasseur de mouches, une drisse fuyante, rabante la toile qui prend un peu trop de liberté avec le vent, et après m'avoir adressé un amical sourire disparaît dans sa cabine.

J'en fais autant!

vendredi, le 13 juin 1975.

Ce matin, mon étrange voisin me fait signe d'aller à son bord.

Malgré son arrivée un peu curieuse, hier soir, spontanément un lien de sympathie s'était créé entre John - c'est son prénom - et moi, aussi ce matin je ne suis pas surpris à son appel. Nous bavardons comme deux lavandières, puis allons à terre, où il m'offre un imposant breakfast au "guess" où ont été recueillis Chay Blyth et son compagnon après leur traversée de l'Atlantique à l'aviron. C'est sous leur photo souvenir que nous nous régaloons d'oeufs au bacon, de biscuits et de thé. Nous sommes si satisfaits du menu que nous décidons de revenir pour le repas de midi. En attendant, une longue promenade est l'occasion d'échange d'idées sur l'Irlande, les bateaux, ma petite expédition, sa croisière.

L'après-midi je lui fais les honneurs de PENNEG, et son admiration pour mon bateau est sincère. J'avoue préférer ses lignes à celles du Folkboat, et ce début de croisière semble prouver les exceptionnelles qualités de cette minuscule carène.

Cette nuit, son bateau s'est échoué, prenant un peu de gîte; aussi John est tombé de sa couchette. Il me raconte sa mésaventure avec ce flegme à toute épreuve qui le caractérise; pourtant il a dû se faire très mal, car il y a des traces de sang un peu partout!

Il m'avoue avoir un sommeil de plomb, et me demande de le réveiller demain matin vers 5 heures, car il voudrait partir de bonne heure.

En quelques heures j'ai appris à connaître ce vieil homme remarquable. Ce n'est pas seulement un ami; il a 72 ans, et je lui témoigne le même respect qu'à un père.

samedi, le 14 juin 1975

Je vais donc réveiller John. Nous prenons ensemble le thé, qu'il m'apprend à préparer, me disant avec un sourire moqueur que les Anglais ne savent pas le faire: pour eux, cela est devenu une cérémonie, mais leur thé est infecte!

Irlande, bateaux, conceptions de la vie, Dieu sont à nouveau sujets de conversation. Et puis, vers 9 heures, après un échange de cadeaux, je quitte le vieux Folkboat, et John appareille. Notre conversation s'était arrêtée, presque sèchement, comme ça, lorsqu'inconsciemment nous avions, d'un insondable accord, décidé qu'il était le moment de nous séparer. Et maintenant le vieux bateau s'éloigne; à chacun son destin.

A nouveau, je me sens bien seul.

Pas d'eau au village, aujourd'hui. Sous une petite pluie fine qui rajoute à la tristesse de cette journée, je vais laver mon linge au goutte à goutte d'une lointaine source. Toute la matinée sera nécessaire à cette ingrate corvée.

Toujours pas de courrier. Au sortir de la poste, je retrouve la Suissesse. Assis sur le mur, jambes pendantes, nous parlons un long moment peinture, Irlande, et de tout et de rien. Le soleil est de retour, et tranquillement assis, là, coude à coude, je me demande si le silence, après tout, n'est pas infiniment plus riche que les mots.

Ayant décidé de partir demain, je vais faire mes derniers achats. Petite causette avec ma brave épicière et mon vieux marin qui, par hasard, se trouve à la boutique. Ils prétendent que je suis un "great man". A force de l'entendre dire, je vais finir par le croire, au risque de devenir orgueilleux!

Dimanche, le 15 juin 1975.

C'est décidé, j'appareille! Tant pis pour le courrier; il attendra mon retour.

A 7 heures trente, tout dessus, PENNEG abandonne Kilronan par une petite brise 2 à 3 Ouest-Nord-Ouest. Très vite le temps se dégrade, et c'est une partie de louvoyage qui s'engage, dans des grains de plus en plus violents. Vers la côte j'aperçois un bateau français. Nos routes se rejoignent, puis se croisent à chaque vierment de bord. Mon brave PENNEG m'émerveille: il va un peu plus vite, fait un meilleur cap et porte mieux la toile que son compagnon pourtant nettement plus grand - un "Coquelicot" - et armé par un équipage nombreux.

Navigant barre amarrée tribord amures, je reprends la tension des haubans babord. Puis, le bord suivant, babord amures je reprends les haubans tribord. Bien assis sur le pont, les pieds bloqués contre la fargue, alors que je suis absorbé par le réglage d'un ridoir parfois dans l'eau, une vague un peu plus malicieuse que les autres remplit mes bottes. Il est bien connu qu'en voulant réparer une bêtise on en commet une autre; je lève une jambe pour vider la botte... dans mon pantalon! Bain de siège fort peu apprécié! Que faire d'autre, sinon en rire?...

Passée Slyne Head, je trouve PENNEG vraiment surchargé de toile et mets le gènois au repos: le foc n° 1 suffira bien! Mon voisin a profité de ma manoeuvre pour détalier, d'autant que l'allure, devenue plus portante, lui est favorable. Le temps se fâche vraiment, et je fais une arrivée sinistre à Inishbofin, par nuit noire, dans un puissant grain de vent et de pluie, guidé, comme d'habitude, par une simple carte d'atterrissage. Il est 21 heures 30. Ceux du Coquelicot sont installés confortablement dans leur cabine, et je les envie; oh, pas longtemps; juste le temps, sous une pluie battante, d'assurer le mouillage, de mettre PENNEG en ordre et de refermer l'écoutille derrière moi. Politesses à la cuisinière puis à ma couchette.

lundi, le 16 juin 1975.

Lorsqu'au lever du jour je sors de la cabine, le bateau français appareille me laissant seul à ce mouillage qui m'apparaît soudain dans toute sa splendeur. Il s'en dégage une impression de calme, de repos, de paix, de sécurité et d'exquise beauté, et me revient à l'esprit cette réflexion d'une femme de l'île Molène... "Mais, Monsieur, un Paradis, ça se gagne!!... Je décide de rester."

Un homme - Mike -, à qui je demande où trouver eau et pain, me conduit à l'hôtel près du quai, où je suis accueilli à bras ouverts. Ici encore je suis considéré comme un "great man" - décidément, c'est une idée fixe, chez les Irlandais! - Mrs Day, la patronne, se précipite sur moi, ouvre mon polo... non, je n'ai pas pris peur!... et, voyant que je ne porte pas de croix, me fait cadeau d'une, ainsi que d'une image pieuse. Puis elle joint à l'eau et au pain une boîte de provisions judicieusement choisies.

Incroyable Irlande!

L'après-midi je vais au port Est, timide découverte de cette si belle île. Sur la grève, un vieux "double-ender" non ponté, d'environ huit mètres, aux lignes remarquables, me parle vitesse et tenue à la mer. Je l'imagine franchissant le Fromveur plein vent arrière un jour où le surcôt rageur rendrait le passage blanc d'écume; il y serait à sa noble place.

Inishbofin - l'île aux bœufs - est le premier mouillage irlandais à me rappeler la Bretagne; mais avec cependant une touche spéciale. J'ai l'impression d'un petit nid. Il n'y a pas, par rapport à moi, pauvre petit homme, la même apparence de démesure que plus au Sud. Pourtant, les jours de tempête, la vie ne doit pas y être très douce.

... (oui, un Paradis, ça se gagne....

Ce soir, je dîne à l'hôtel. Aline et Ray, un couple Anglais, m'invitent à se joindre à eux. Arrive l'Irlandais Pat, puis l'Allemand Christian; et déjà nous sympathisons! Nous terminons la soirée dans un pub. Mes amis, et plus particulièrement Pat, essaient de me dissuader d'aller en Islande. Peine perdue; j'envisage de partir demain. Pat me raconte des légendes irlandaises et islandaises. Il me donne la signification de certains dessins des tricots des marins; dessins qui parlent des âmes des perdus en mer. Il voudrait me faire changer de projet, me disant qu'il est beaucoup plus facile de traverser l'Atlantique que de vouloir faire ce que j'ai décidé. Mais mon bateau ne s'appelle-t'il pas PENNEG? A l'image de son nom, je crois qu'il est vraiment têtue!

La lune éclaire notre retour, et je reviens à bord.

mardi, le 17 juin 1975.

Une légère brise de Noroît pourrait laisser espérer du beau temps; pourtant mon sixième sens me prédit une rude traversée... mais je réussirai!

Je retrouve les amis à l'hôtel pour le breakfast; un breakfast bien silencieux au cours duquel chacun semble peser mes chances...

Je rejoins PENNEG en admirant une dernière fois ces paysages magnifiques, tandis que des mains s'agitent, sur le quai.

Cette étrange Irlande chaque jour se grave un peu plus en moi. Ici, on croit revoir un coin de Bréhat; un autre d'Houat; un autre de Molène. Plus au Sud, l'Irlande sait n'être qu'elle-même. Mais partout cette égale hospitalité, cet extraordinaire sens de l'entraide, qu'aucun changement de paysage ne sait changer.

....Il faut partir....

Midi; l'ancre est à bord. Lentement, PENNEG quitte Inishbofin, Lentement; comme à regret.

C'est ma première vraie traversée. Je sais à quel point elle peut être rude; j'en suis parfaitement conscient. Mais j'ai confiance en mon bateau, bien sûr. Mais plus que cela. Alors, malgré ce quelque chose qui fait battre le cœur un peu plus vite, qui rend encore plus beau ce que l'on quitte, je laisse Inishbofin fuir à l'horizon.

A peine doublée Inishturk, comme si la mise à l'eau de l'hélice du loch avait déclenché quelque diabolique mécanisme, la brise saute au surôit, entraînant l'aiguille du baromètre dans sa chute.

....Pat m'avait raconté que, dans ces parages, des pêcheurs surpris par la brusque venue du mauvais temps n'avaient jamais été retrouvés.... Ne serai-je plus, bientôt, que simple dessin sur quelque tricot Irlandais ami?....

A 17 heures, la brise a déjà suffisamment fraîchi pour que le foc n° 1 remplace le gènois. A 18 heures, c'est le tourmentin qui est en place, et à 18 heures 30 la suédoise a pris la place de la grand'voile. Pour ce début de traversée qui semblait si bien s'annoncer, en quelques heures la surface de voilure est passée de 25 à 9 m²! Il vent 30 à 35 noeuds. Je veux dire que le vent "normal" est d'au moins 30 noeuds, quant aux rafales certaines dépassent de fort loin les 35 noeuds. Je pourrais porter un peu plus de toile, mais je me suis promis de ne pas prendre de risques inutiles; de rechercher la sécurité avant tout; d'être en constant qui-vive. J'ai, aussi, promis à Pat de ne pas "torcher" de toile.

Lentement, avec une progression assurée, la brise fraîchit. La vie à bord n'est pas facile. Pour sortir sur le pont, il faut d'abord, au prix de longs efforts acrobatiques, capeler ciré, anorak, bottes. Au retour, la cabine exiguë est aussitôt trempée d'eau de mer dont tout est bien vite saturé. Evidemment, c'est le moment précis où j'ouvre le capot que choisit une vague pour éclater, crachant quelques embruns supplémentaires sur la cuisine et la table à cartes.

A cette allure, PENNEG refuse absolument de naviguer barre amarrée, et je dois recourir à quelques astuces, savantes combinaisons de sandows et de drosses, pour le mener, tel cheval par des rennes, depuis la cabine.

Dormir? Pas question!
mercredi, le 18 juin 1975.

A 2 heures, la brise ayant encore fraîchi, je mets à la cape. La mer est hâchée. Pas très haute, mais terriblement hâchée. J'essaie bien de profiter du sommeil de PENNEG pour dormir, moi aussi, un peu, mais n'y arrive pas. J'écoute mon bateau, souffre avec lui. J'essaie de comprendre chaque bruit - et il y en a! Ceux qui croient à la silencieuse marche du blanc voilier n'ont jamais dû naviguer; ou alors, sourds, comme Beethoven, ils n'entendaient plus que la musique de leur imagination créatrice. J'essaie de doser le vent, la mer. Régulièrement j'enregistre loch, baromètre, vent, cap, dérive, bref, toutes les indications que je juge utiles.

Avec la venue du jour, enfin la brise mollit. A 7 heures il ne vente plus que 5 et je reprends ma route dans la brume naissante.

Vers 9 heures la brise saute au Noroît, tombant à 2 Beaufort. Avec prudence, craignant que cette accalmie ne soit que très passagère, je renvoie de la toile, appuyant un peu mieux PENNEG sur cette mer désordonnée.

C'était trop beau! A peine l'après-midi entamée, la brise passe à nouveau au suroît, entraînant à nouveau la chute du baromètre qui avait osé une optimiste remontée.

A 16 heures, sous la pluie et dans la brume curieusement mêlées, PENNEG est à nouveau malmené. A 18 heures, il est à la cape sous tourment seul bordé plat. Il doit venter 7 à 8 - rafales et grains en plus, bien sûr -. La nuit s'annonce plus dure que la dernière. J'espère ne pas avoir surestimé mes forces, mes capacités.

jeudi, le 19 juin 1975.

A l'abri dans ma cabine, j'entends le vent souffler de plus en plus fort. PENNEG se comporte magnifiquement; qu'est-ce que cela veut dire. Je crois que c'est simplement ce que disent tous les marins pour exprimer, dans un coup dur, qu'ils sont encore en vie. La brise atteint au moi

40 à 45 noeuds. Toujours dans la crainte d'exagérer, au fond de moi je suis certain que les 50 noeuds sont assurés, en "note de fond". Parfois, lorsque PENNEG retombe au creux d'une déferlante, les chocs sont impressionnants; c'est qu'un petit bateau bien construit résonne comme un tambour, amplifiant les sons. Dans les haubans, ce n'est plus un chant pour oreille humaine; c'est presque une émission d'ultra-sons! Les drisses ^{si fortement} sont appuyées contre le mât et les barres de flèche que j'ai l'impression que les taquets d'amarrage sont inutiles. La mer n'est pas très creuse, parce que faite de plusieurs houles croisées: peut-être 5 mètres? 6 tout au plus. Mais elle brise de partout en longues bandes phosphorescentes bien plus grandes que mon pauvre bateau qui, barre maintenue sous le vent par un sandow, opère une lente marche en crabe. Le spectacle est absolument féérique.

Je trouve les conditions vraiment très dures et ne puis m'empêcher de penser à certains récits de croisières où il est mention de vitesses de vent et de hauteurs de vagues hors de proportion avec ce que je peux observer ici, et je ne sais s'il s'agit d'exagérations de la part de ces équipages, ou si, au contraire, c'est moi qui suis anormalement impressionné par des conditions somme toute pas très dures. Je sais seulement ce que j'éprouve.

Je ne peux absolument pas dormir. Pour essayer de récupérer, je m'allonge de temps à autres. Seule la couchette sous le vent est tenable, malgré que les membrures demanderaient, pour être cataloguées élément de confort, des qualités de fakir.

Comme hier, ^{le 19} avec la brise la brise mollit mais reste au surfoit. Le baromètre remonte. PENNEG profite de quelques heures de soleil pour sécher voile et cabine. Le jour, en se couchant, libère la pluie. Un inquiétant calme plat fête les 200 milles enregistrés au loch. Curieuse région aux conditions si changeantes!

La brise s'établit au Noroît, puis au Nord. Le baromètre poursuit son ascension. La mer est si dure que je ne ^{peux} toujours pas dormir.

vendredi, le 20 juin 1975.

Miracle. Soleil et petite brise semblent vouloir persister.

J'essaie bien de fusiller le soleil avec le sextant, mais les mouvements du bateau sont si durs et l'horizon est si mauvais que si je m'impose ce travail par discipline il n'est pas question de tenir compte du résultat qui, pourtant, correspond assez bien à l'estime.

A la tombée de la nuit la brise, qui a passé la journée à l'Ouest-Nord-Ouest, après un court calme plat me donne le faux espoir de s'établir à l'Ouest... et s'endort! Pas moi. Toute la journée j'ai

essayé de tirer le meilleur parti de la faible brise pour faire escalader par PENNEG ces infinies montagnes russes mouvantes; et maintenant j'ai les nerfs trop tendus pour arriver à dormir dans ce bateau brinqueballé. Les gémissements du gréement, incessante plainte presque humaine me mettent au supplice.

samedi, le 21 juin 1975.

A 1 heure du matin, la brise n'étant toujours pas revenue, j'affale tout, saisit tout ce qui peut battre ou raguer. Lorsqu'après ce long bricolage nocturne; lorsqu'après avoir surveillé le passage d'un bateau je crois pouvoir, enfin, aller dormir, la brise revient, du Sud-Sud-Est, juste assez faible pour m'imposer de rester à la barre afin de tailler de la route!

A 18 heures 30, je suis vraiment très fatigué, n'ayant toujours pas dormi depuis le départ - depuis plus de quatre jours -. Alors je mets en panne et vais me coucher... moment précis que choisit la brise pour hurler plus fort que jamais!....

Sur ma couchette, je ne peux toujours pas dormir; je suis "groggy" PENNEG est en fuite sous tourmentin bordé plat. Par moments je crois entendre des coups de canon, et me demande ce que je peux avoir fait de si grave, pour qu'un bateau de guerre me tire dessus. Fataliste, je me dis qu'après tout ce ne doit pas être tellement facile de tirer sur un aussi petit bateau agité d'une invraisemblable danse de Saint Guy....

Dimanche, le 22 juin 1975.

Au jour, PENNEG est toujours en fuite. Le vent hurle toujours autant - ma parole, il doit croire que je suis sourd! -. Je reste enfermé dans ma cabine, ne sortant que pour relever la marche du loch, toutes les heures. Plusieurs fois il m'a semblé entendre le cockpit se vider, et je me félicite de l'avoir prévu aussi petit.

A 15 heures, j'ai le courage de rester quelques minutes la tête hors du capot; simplement pour "voir". Le spectacle est grandiose, et j'ai l'explication de ce que je prenais, hier soir, et jusqu'à présent, pour des coups de canon: c'est, tout simplement, le bruit des déferlantes!. Dans le joli livre d'Adlard Coles, "Navigation par gros temps", la photo de la page 256 ne donne qu'un bien pâle aperçu du spectacle que j'ai, si j'ose dire, la chance d'admirer. Oui; c'est splendide et fascinant. Il n'y a plus de peur possible; mais respect et humilité. C'est splendide de force, de formes, de couleurs, de contrastes; et de démesure, comparativement à cette minuscule tête émerveillée émergeant du capot d'un minuscule bateau dont chaque parcelle, chaque rivet, chaque manille marque la frontière entre la vie et la mort. C'est fascinant, et si je ne suis resté ainsi que quelques minutes, j'avais l'impression d'être hors du temps; je faisais

partie intégrante de "cela". Mais il est des choses hélas indescriptible qu'il faut avoir réellement vues, vécues, pour pleinement les réaliser.

Bien que ne pouvant toujours pas dormir, je m'allonge fréquemment. Par les incessants mouvements du bateau mon oreille gauche s'est usée et frottant sur mon épaule. Je ne peux en effet me reposer que sur la couchette tribord, et à un endroit bien précis afin que les membrures, en s'accordant à peu près avec ma morphologie, ne me blessent pas trop. Je dois également me pencher sur mon côté gauche pour éviter que le tangage ne provoque un fort désagréable balancement du ventre.

Est-ce la fatigue? Il me semble entendre des conversations. Les mots me parviennent précis, intelligibles, les phrases ont un sens réel, et je dois imposer à mon esprit qu'il ne s'agit que d'impressions créées par le bruissement de l'eau le long de la carène, le grondement de la mer furieuse, le chant du vent. Durant ce repos très relatif je conçois que de robustes marins ou gardiens de phares aient pu perdre la raison au cours de tempêtes; et je crois toucher à l'origine de bien des histoires et légendes de la mer; de bien des superstitions.

L'écoute du tourmentin est presque coupée: je n'avais pas remarqué qu'elle portait malencontreusement sur un hauban. A changer! Par mauvais temps, chaque maladresse, chaque erreur se "paie".

Le vent est passé au Suroît, et PENNEG taille sa route au Nord du compas, dans la brumaille. J'espère que le mauvais temps s'arrêtera... ..un jour...\$

Le compas de route, à étrier, est fixé sur la cloison avant du cockpit; contrôler ma route depuis la cabine m'amène à quelques contorsions. J'envisage d'installer, ultérieurement, un compas de cloison que je pourrai lire aussi bien de la cabine que du cockpit.

Le vent semble se calmer; il souffle avec moins de régularité. La luminosité n'est plus la même. Vers 17 heures 30, je me secoue de la torpeur qui me clouedans la cabine; je borde le tourmentin sous le vent, choqué un peu l'écoute, et PENNEG taille bravement de la route. Mais quel impressionnant spectacle! A 20 heures il ne vente plus que 6 à 7, est la brise est montée à l'Ouest; mais la mer elle, n'a pas molli!

lundi, le 23 juin 1975.

A 2 heures la brise mollit à nouveau, mais il y a encore des grains fort sévères, et surtout persiste cette mer affreuse, enchevêtrée machiavélique de houles qui se croisent et se bousculent. Dans les violentes rafales je ne sais ce qui fait le plus de vacarme, du vent, de la mer, du bateau ou de tout ce qui arrive à brinqueballer malgré calages et amarrages minutieux. Je suis persuadé que celui qui ne s'est pas préparé à une telle épreuve court réellement le risque de devenir fou.

A 6 heures j'envoie la suédoise; le loch marque 433 milles. Mais à 10 heures 30 2 tours sont pris dans cette modeste voile, puis un troisième à 15 heures, et à 16 heures 15 PENNEG se retrouve à la cape babord amure sous tourmentin bordé plat, dans une belle piaule d'Ouest.
Je n'ai toujours pas dormi....

mardi, le 24 juin 1975

A 3 heures 30 je peux renvoyer la suédoise. La suédoise? Non, ce n'est pas une jolie fille! C'est une "petite grand'voile" très plate, sans lattes; une rude voile de mauvais temps.

Puis le gênois, osant affronter la brise enfin assagie, décide de nous tirer un peu.

Enfin, à 9 heures, la grand'voile se décide à quitter sa cachette. Par une petite brise, force 2, de Sud-Ouest, PENNEG fait le fier sous sa plus belle voilure. Le baromètre est à la joie.

Joie de courte durée. Le temps est d'une désespérante instabilité. m'obligeant tout au long de cette journée à d'incessants changements de voilure. Finalement la nuit nous surprend sous grand'voile arisée et tourmentin, soit environ 7 m²!

La nuit. J'ai déjà suffisamment gagné en latitude pour qu'elle ne soit plus d'une totale obscurité. Déjà persiste une faible clarté.

Le confort à bord n'est plus que chose d'imagination. Pour me reposer je m'allonge soit sur le plancher, tout habillé, soit sur la couchette sous le vent; dans ce cas, ou je pose mes cirés, ou je me glisse dans un sac à voiles vide afin de moins abîmer le matelas. Ma pauvre oreille babord est dans un bien triste état.

....Je désespère de dormir....

Curieux hommes, que ceux qui aiment la mer!

mercredi, le 25 juin 1975.

Cette journée est commencée depuis une demi-heure, et déjà PENNEG est à la cape; à nouveau. Il ne vente que 7, d'Ouest; mais combien plus dans les grains!

Je me demande s'il existe, dans cette région, un seul jour de beaux temps par an! Je me demande si j'arriverai un jour. Le loch marque 563 milles; il y en a près de 700 jusqu'aux îles Vestman. Je me demande s'il sera possible de faire un seul point astronomique sérieux avant d'arriver. Bien sûr, je note scrupuleusement toutes les observations dignes d'intérêt; mais l'estime suffira-t-elle à ne pas me faire manquer l'Islande?

Cela peut paraître invraisemblable, mais en déplaçant la règle Cras sur la carte j'ai réalisé qu'une bien faible erreur pouvait fort bien me faire passer hors de vue de l'Islande; et ma route vers les Vestman a mauvaise allure d'une inquiétante tangente.

Dire qu'il est aisé de noter consciencieusement les divers éléments d'estime serait faux. Une simple lecture du loch, la nuit, est une véritable expédition. Dans la cabine fortement secouée, où je suis loin d'avoir hauteur debout, où mes pieds n'ont, pour se caler, qu'un plancher de cinquante centimètres de large, je dois enfiler mon pantalon ciré, puis mon anorak, puis mon boléro de sécurité. Par le panneau de descente entr'ouvert je prends la ligne de sécurité amarrée au chariot de grande écoute, je m'assure, et alors, armé d'une tordhe électrique, je peux enfin sortir de ma tanière. Tout cela pour une lecture d'une durée d'une fraction de seconde! Bien sûr, j'en profite pour faire une inspection générale. Puis je redescends dans la cabine, trempant tout de mes vêtements ruisselants, décroche la ligne de sécurité, referme le capot, enlève boléro, anorak et pantalon ciré, m'essuie les mains et note vite le précieux renseignement avant que ma pauvre tête fatiguée ne l'ait déjà oublié. Parfois une boisson chaude vient me récompenser, m'aidant à lutter contre l'humidité, le froid, la fatigue, le sommeil. Je regarde un moment ma lente progression, sur la carte, et je m'allonge, non dans le vain espoir de dormir, mais pour au moins me reposer.

Allongé sur ma couchette, j'essaie de comprendre mon bateau. Il me semble merveilleusement dosé: 6,70 m. sur le pont, 5,35 m. à la flottaison, 2,15 m. de large, 1,10 m. de tirant d'eau, 800 Kg; de lest pour un déplacement de l'ordre de 2 tonnes, il est à la fois puissant et doux de réactions. Dans les conditions de navigation rencontrées ici, un bateau plus dur serait absolument invivable. Il y aurait de quoi se faire tuer - je dis bien se faire tuer - par chocs. Déjà ma tête a encaissé de sérieux coups. Parfois il m'a été absolument impossible d'éviter d'être catapulté à travers la cabine.

Tout est trempé, à bord. C'est incroyable, ce que très peu d'eau peut amener d'inconfort; car en fait il n'y a pas plus de 2 ou 3 litres d'eau dans la cale; mais tout le matériel d'usage courant est imprégné.

Dans la matinée j'arrive à faire un peu de route, réussissant même à envoyer le foc n° 2... oh, pas longtemps!... Dès le début de l'après-midi, c'est à nouveau la cape!

Bien sûr, cela peut sembler anormal d'être aussi souvent à la cape, et par des forces de vent dont ma traduction en degré Beaufort peut amener quelque sourire d'indulgence. Mais lorsque je mentionne une force de vent, c'est celle du vent "vrai", et non des rafales, surventes, grains dont la puissance, au passage de fronts froids, peut être considérablement supérieure. Et surtout je suggère aux éventuels amateurs d'émotions fortes d'aller "là-haut", dans un minuscule bateau, se battre contre eux-mêmes sur une mer perpétuellement perturbée semblant venir de nulle part et de partout.

Mais je trouve stupide, moi-même, de me traîner ainsi et vers 18 heures 30, pensant que le temps a atteint son point d'agressivité maximum - le vent est régulier, maintenant; il n'y a plus ces grains démentiels qui multipliaient considérablement sa puissance -, j'ose envoyer la suédoise arisée, bordée très plat. Le tourmentin est également bordé très plat et j'embraque légèrement l'écoute du vent. Barre légèrement dessous, mon brave PENNEG remonte magnifiquement au vent, tout en souplesse alors que je croyais impossible qu'il passe à travers ce chaos. Et à 21 heures le loch marque 600 milles! Comme dominée, la brise mollit doucement, "mine de rien", comme pour faire passer inaperçue sa défaite. A 22 heures, il ne vente plus que 7 et les grains ont totalement disparu. Je largue les ris de la suédoise. Aurais-je, enfin, un peu de chance?...

Jeudi, le 26 juin 1975.

Le foc n° 1 salue l'arrivée de cette nouvelle journée. A 4 heures le gènois étale ses laizes engourdies à la brise du Sud-Est assagie. Et puis la grand'voile, établie en ciseaux, donne à PENNEG une allure de grand papillon survolant un immense troupeau de moutons blancs. Car, en réalité, si je trouve ce début d'après-midi paradisiaque la brise est encore suffisamment fraîche pour que persiste jusque sous le vent une immense dentelle blanche.

Depuis hier soir, je n'ai pas quitté la barre...

Un cargo me rattrape, me laissant espérer que mon estime est correcte. Sans attendre qu'il soit à ma hauteur, ému, j'envoie le pavillon français.

Quelle belle journée! Mon appétit se déchaîne et je ne cesse de manger. J'avoue que depuis le départ d'Inishbofin mon appétit était très modeste. Ce que je mangeais alors? Souvent deux oeufs à la poêle, sur de l'oignon rissolé.

Vers 16 heures 15, alors que je m'apprête à déguster une tasse de thé, j'aperçois la terre. L'Islande! Je pensais faire un point astronomique dès que l'horizon se serait suffisamment apaisé, mais maintenant je me dispense de ce calcul: je sais où je suis. J'attends un moment encore, pour m'assurer n'avoir pas rêvé, puis, ivre de joie, j'envoie le pavillon Islandais fait par Madame Jezequel pour mon départ. Je ris comme un gamin.

Sachant que rien n'est jamais ni perdu ni gagné, là, tout près du but, malgré ce temps magnifique qui pourrait inciter à l'oubli du danger je m'oblige à capeler mon harnais de sécurité.

Soudain il fait très froid et je dois me couvrir. Par le travers tribord j'aperçois un immense glacier. Je suppose que c'est lui qui provoque le refroidissement d'une zone maritime. Je regrette ne pas avoir

de thermomètre. Et sans transition la température s'élève à nouveau. Tout se chevauche, de mes souvenirs, tant cette journée est pour moi merveilleuse. Je suis comme un gosse découvrant ses jouets au matin de Noël.

Il s'est passé aujourd'hui un phénomène curieux: l'impression physique d'une main sur la mienne, et qui semblait vouloir me dire: "maintenant que tu as fait consciencieusement ton travail, je peux te dire que je veillais; que tu pouvais avoir confiance"....

Et puis droit devant - oui, droit devant - oh miracle! les îles Vestman!

Cette journée, il me semble que je ne pourrai l'oublier. Tout ce que j'ai enduré, tout au long de cette traversée, s'efface d'un coup. Je suis heureux. Au fond de moi je sens que le respect, l'humilité, les leçons durement appris au cours de cette traversée, sont solides.

Je suis heureux, oui; mais paisiblement heureux.

A 19 heures 15 un garde-pêche Islandais se dérouta et me fit une véritable fête. Je suis absolument mitraillé par des appareils photographiques. Mon cœur s'affole et ma main tremble, sur la barre. Je ne sens aucun orgueil en moi; il me semble tout simplement avoir gagné, mérité quelque chose, et cela en plein accord avec l'humilité apprise. J'ai conscience d'avoir fait quelque chose d'extraordinaire et, en même temps, d'avoir simplement le droit à la satisfaction d'une tâche honnêtement, scrupuleusement accomplie.

Je dois refouler un fort courant, car si PENNEG semble voler sur l'eau il est déjà minuit lorsque, après avoir dépassé une flottille de chalutiers en pêche, je rentre le gënois, ainsi que le loche qui marque 683 mille, tout près des îles Vestman,

vendredi, le 27 juin. 1975.

Sous grand'voile seule, refoulant un violent courant, dans un décor rendu encore plus impressionnant par la demi-clarté de la fausse nuit d'été islandaise, PENNEG se faufile entre deux îles crachant leurs fumées volcaniques, puis s'enfonce dans un curieux fjord. Le paysage est lunaire. Tout au fond, un port, beaucoup plus important que mentionné sur les instructions nautiques. Sur les quais, des gens dirigent sur PENNEG des phares de voitures et m'indiquent un emplacement, et viennent s'assurer que tout va bien lorsque, à 1 heure, PENNEG est enfin amarré, à couple d'un bateau de pêche, au fond du port d'Heimaeye, aux îles Vestman en Islande....

....Grâce à Dieu....

Je n'ai pas dormi de toute la traversée. Je m'en suis déshabitué et, curieusement, au lieu d'aller me coucher, pendant deux heures je ne sais que m'occuper à ranger mon bateau. Je me trouve subitement désœuvré comme déséquilibré.

Enfin, vers trois heures je me mets à ronfler...

....Lorsque je me réveille, au milieu de la matinée, il pleut à verse. PENNEG est comme perdu, minuscule, au fond d'un port de pêche crasseux. Comme si Heimaeye était une autre épreuve: je ne suis rien d'autre qu'un tout petit homme; ce que j'ai fait ne mérite rien d'autre que la survie grâce à Dieu. Ici, personne ne me porte en triomphe, après cette rude traversée. Ici, la nature est trop rude pour donner la primeur à l'acte gratuit. J'ai presque honte d'être ici en partie par simple amour de la mer, de la voile, en partie par goût d'une vie simple, propre. Je n'ose parler aux pêcheurs; ils ont autre chose à faire, qu'à m'écouter. Il me semble, ici, avoir seulement le droit d'essayer de me faire discrètement tolérer.

L'après-midi, j'attends plusieurs heures, sous une pluie diluvienne, l'ouverture d'une banque. Enfin muni d'argent islandais, je cherche en vain un "pub" où prendre une boisson chaude. Après m'être offert le luxe d'un sandwich aux oignons et d'un jus de fruit, je prends une douche dans un hôtel où l'on refuse de me faire payer. Dans la salle d'eau, une grande glace, réfléchissant ma nudité, me fait exclamer: "Petit Pierre, tes côtes ont besoin d'engraisser!" Elles me font sourire, mes côtes, en effet et me laissent imaginer quelque pauvre chien errant, affamé, assemblage d'os recouvert d'une simple peau.

Désertant mon bateau, ce soir je dîne à l'hôtel. Curieux dîner où l'oignon est roi. Un amoncellement de sauces diverses orne le tour de mon assiette. Mon foie saura-t-il résister à un tel régime? Demandant un café, on m'en porte une pleine bouteille thermos; comme sur toutes les autres tables. Et, comme tous les autres clients, j'en prends à satiété. Je ne pense pas que, ce soir, il m'empêchera de dormir!

samedi, le 28 juin 1975.

Ce matin, un homme vient voir PENNEG. Je l'invite à bord; nous bavardons longtemps de ma traversée, de bateaux. Passionné par les oiseaux et la photographie, il me raconte de belles excursions en kayak qui lui ont permis de ramener de magnifiques documents. Son invitation à manger chez lui ce midi me touche beaucoup.

Tómas Stéfánson aime la nature. Les photographies prises au cours de ses randonnées sont vraiment splendides. La maison est propre et fonctionnelle, et je suis surpris par l'abondance et la qualité de la bibliothèque.

Tómas me montre également d'hallucinantes photographies de l'éruption volcanique de 1972, qui a détruit la presque totalité d'Heimaey, modifiant profondément le port lui-même, faisant naître l'île Surstey. D'un cliché à l'autre on voit la progression de la lave, l'écroulement inexorable des maisons. Sur le papier, c'est une féerie de couleurs. Des américains étaient venus, espérant filmer le désarroi, la peur, le déchirement, les larmes des habitants. Trouvant, au lieu de cela, des gens courageux, fatalistes, presque gais, songeant plus à rebâtir qu'à se lamenter, prenant la chose contre laquelle ils ne pouvaient rien plus pour curiosité que comme cataclysme, ils étaient aussitôt repartis, écoeurés....

Tómas travaille au dégagement des ruines de la ville, usant toute la journée du marteau-piqueur. D'autres reconstruisent. Une ville nouvelle - une ruche nouvelle - est déjà née, propre, pleine de vie.

Il pleut encore, lorsque je reviens à bord.

Rude pays.

Dimanche, le 29 juin 1975.

Malgré des averses à affolet un Brestois, je vais me promener sur cette étrange île volcanique. Je ne sais ôter de mon esprit les images de la lune divulguées par les astronautes.

Au large, agacée par un vent fort, la mer est hargneuse, agressive et il ne doit pas faire bon la taquiner, aujourd'hui.

Sur la route du retour, la pluie et le vent sont si forts que je dois m'abriter un moment sous un auvent, avant que de courir jusqu'à PENNEG, profitant d'une accalmie.

Après dîner, 3 jeunes gens viennent à bord: Eintur Jönsson, Arnar Gudmundsson et un autre dont je n'ai su retenir le nom. Ils s'inquiètent à mon sujet de problèmes pratiques. Craignant que je leur cache n'avoir rien à manger, ils vérifient ma cambuse, me promettant de m'apporter du poisson séché avant mon départ. Puis ils m'amènent à l'usine de conserve de poissons où ils travaillent, afin que je puisse laver plus facilement mon linge. Là, je fais la connaissance du marocain Hassan et du danois Claus, et tous trois nous passons la nuit à bavarder. Bien sûr, c'était fort intéressant; mais j'aurais préféré dormir, me ressentant de ma pénible traversée: un affreux goût salé ne veut quitter ma bouche, malgré de nombreux brossages de dents et l'absorption de boissons sucrées. Je sens que seul un long sommeil est capable de me rétablir.

Hassan parle marocain, français, allemand et islandais. Claus parle danois, allemand, anglais et un peu islandais. Je parle seulement français et "petitement" anglais. Pourtant nous n'arrêtons pas de jaccacer sur les sujets les plus divers.

Il pleut pratiquement sans arrêt depuis mon arrivée, pluie accompagnée de violentes rafales de vent. Aussi m'est-il bien difficile de visiter cette île autant que je le désire. Mais cela est à mes yeux sans importance à côté de la leçon humaine que je reçois. Dans ce pays naturellement très dur, presque totalement détruit, voici à peine plus de deux ans, au lieu de se plaindre, de réclamer "l'aide aux sinistrés" si chère aux Français, chacun a commencé à reconstruire, pour lui, et venant au mieux au secours de son voisin. L'aide est arrivée, bien sûr; mais après.

Des Islandais me demandent ce que je pense d'eux. En riant je leur réponds qu'ils m'apparaissent à la fois comme des Esquimaux et comme des Américains, jugement qu'ils approuvent, amusés. En effet, ils ont su, comme les derniers Esquimaux, conserver les notions fondamentales des lois de la survie. Mais ils savent également profiter des jouets pour adultes laissés par le passage des Américains. Il est curieux de les voir rouler dans d'énormes voitures, prenant l'agglomération pour piste, faisant, pour le plaisir, d'intempestifs dérapages heureusement contrôlés. Il est curieux de les voir consommer des quantités effrayantes de chocolat ou de glaces -entre nous soit dit: elles sont délicieuses!-

Un homme passe sur un trottoir, porteur d'un anorak neuf. Une étiquette flotte au vent. En France, cette étiquette oubliée aurait provoqué des rires moqueurs; pas ici. Ici, l'homme est protégé de la pluie et du vent, et c'est cela seul qui compte; pas l'étiquette que personne, sauf moi, petit Français, ne remarque.

S'il pleut beaucoup, il ne fait pas froid, et cela crée un étrange spectacle dans les rues: les uns se promènent vêtus de polos et chaussés légèrement; les autres, harnachés de vestes, anoraks ou manteaux, portent des bottes.

Hassan et Claus m'invitent à déjeuner et à dîner avec eux au réfectoire de l'usine, qui est si propre qu'il faut se déchausser avant d'y entrer. Le menu est à la fois simple, équilibré, copieux, savoureux, et l'ambiance calme fait de ces repas de réels moments de détente.

Comme hier, nous passons la nuit à bavarder. Hassan est avide de société. Sa famille, restée au Maroc, lui manque. Les Français sont rares, ici. Alors, avec son hospitalité marocaine, Hassan arrive à souder une réelle entente entre nous trois. Nous coupons nos bavardages en mangeant du chocolat - bien sûr! - ou en buvant de la bière ou du café.

Auparavant, le gérant de la poissonnerie m'avait fait visiter l'île en voiture, ce qui me permit de voir les endroits les plus jolis ou les plus typiques, ainsi que la partie du village enfouie sous la lave et les cendres et encore dangereuse.

mardi, le 1er juillet 1975

Ce matin, deux pêcheurs me rendent visite. Le pont de PENNEG est couvert de cendre volcanique, véritable émeri ennemi des peintures et vernis; pourtant il n'est pas question de demander à mes visiteurs de se déchausser. D'eux-mêmes ils marchent à bord avec précaution. PENNEG leur plaît beaucoup, ils le trouvent très marin, très bien équilibré. L'un d'eux revient sur son bateau pour découper d'énormes filets de poissons dont il me fait cadeau. Il existe un respect réciproque, entre les pêcheurs d'Heimaey et moi; une sorte de lien invisible. D'ailleurs, je me rends compte être connu et aimé d'un peu tout le monde. Dans les boutiques, on s'efforce de m'aider plutôt que de profiter de ma difficulté à m'exprimer. S'il m'arrive de me perdre quelque peu dans mes comptes financiers, je tends mon porte-monnaie et les commerçants se servent en toute honnêteté. Cette honnêteté qui est une autre des caractéristiques des Islandais. Comme en Irlande, mon bateau n'est jamais fermé à clef. Souvent, des gens viennent le voir, car ici il vient à peine un voilier par an; mais si je suis absent personne ne monte à bord ou ne touche même PENNEG.